
Édito - Être Pragmatique et être *Pragmatiste*

Michel Fabre



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ree/3961>

DOI : 10.4000/ree.3961

ISSN : 1954-3077

Éditeur

Université de Nantes

Référence électronique

Michel Fabre, « Édito - Être Pragmatique et être *Pragmatiste* », *Recherches en éducation* [En ligne], 5 | 2008, mis en ligne le 01 juin 2008, consulté le 29 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ree/3961> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ree.3961>



Recherches en éducation est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Edito

Etre Pragmatique et être *Pragmatiste*

Dans *De la démocratie en Amérique*, Alexis de Tocqueville affirmait que le cartésianisme était devenu la « philosophie spontanée » des américains. Il se doutait bien que le *Discours de la Méthode* ou *Les Règles pour la direction de l'esprit* n'étaient pas les livres de chevet des pionniers, des ingénieurs ou des hommes d'affaires, il entendait plutôt signifier que l'esprit de Descartes était passé – par-delà la pensée des pères de la nation américaine et peut-être même de manière tout à fait indépendamment – dans le bon sens populaire (la chose la mieux partagée, comme le soulignait déjà le *Discours de la Méthode*) des enfants de la révolution américaine. Il voulait dire que désormais les *habitus* d'analyse rationnelle, de résolution de problèmes, sous-tendaient chez eux l'action politique comme les stratégies technologiques, économiques ou militaires, dans leur ambition à devenir « maîtres et possesseurs de la nature », comme d'ailleurs – mais plus tard il est vrai – maîtres de l'histoire. Sans doute pourrait-on aujourd'hui inverser le constat de Tocqueville et observer que l'Amérique nous retourne le cadeau cartésien, mais paré cette fois des habits plus modestes du pragmatisme.

Reste à évaluer le lien de notre sens commun pragmatique au pragmatisme comme corpus philosophique. Les pionniers de Tocqueville n'avaient vraisemblablement pas lu Descartes et nous n'avons pas forcément lu James, Dewey, Peirce ou Rorty.

1. En quoi sommes nous devenus pragmatiques ?

En cette crise des « grands récits » qui semble caractériser notre post-modernité, nous avons désormais du mal avec les majuscules. Nous ne percevons que difficilement le grand souffle de l'histoire, celui de la politique ou de la culture. De Gaulle était sans doute le dernier à avoir « une certaine idée de la France » et nous construisons

l'Europe pas à pas, à coup de compromis, ce qui sent la boutique. Notre politique devient une gestion plus ou moins habile du temps court. Nous avons l'impression que toutes nos valeurs vacillent sur leur fondement et nous nous méfions désormais des utopies. En matière éducative, il nous arrive de questionner la valeur prétendument formatrice des savoirs scolaires à tel point qu'il nous est difficile d'imaginer un quelconque discours de distribution de prix exaltant les valeurs humanistes de la culture. Bref, nos référents philosophiques ne sont plus d'ordre épique comme ils l'étaient jadis dans le positivisme, l'idéalisme hégélien, le marxisme, la philosophie chrétienne néo-thomiste ou celle d'un Teilhard de Chardin. Notre enthousiasme tend à désertier les rhétoriques politiques ou pédagogiques. En ces temps d'incertitude, quand nous ne sommes

pas en quête de solutions immédiates, nous tendons à appréhender la complexité de notre monde en termes de gestion des problèmes. Bref, à lire Rorty, on se rend compte que le parti pris minimaliste de la philosophie pragmatique rencontre les vocabulaires sécularisés qui sont les nôtres, du moins quand nous entendons rester au plus près de l'action pour la gérer. Au fond, James fait le même constat que Nietzsche : si nous ne croyons plus en rien, qu'est-ce qui peut donner sens à notre action ? Si la grande harmonie fusionnelle entre l'homme, la nature et Dieu à laquelle croyait le transcendantalisme d'Emerson et de Thoreau n'est plus crédible, comment retrouver ce minimum de confiance en nous qu'exige l'action¹ ?

2. ... tout en refusant le pragmatisme

Paradoxalement, la philosophie pragmatiste reste en Europe (et en France en particulier) largement incomprise, quand ce n'est pas outrageusement caricaturée et pour tout dire méprisée comme non-philosophie. Certes, la pensée de James a trouvé un certain nombre d'échos chez des philosophes

français du début du XX^e siècle comme Bergson, Boutroux ou Renouvier et surtout Jean Wahl (2005), mais la réception plutôt fraîche de Durkheim dans son cours de Sorbonne est symptomatique de la réaction du rationalisme français qui voit dans le pragmatisme un irrationalisme. Si la sémiotique de Peirce a bénéficié de la réhabilitation que l'on sait, ce n'est pas le cas des philosophies de James ou de Dewey. Elles sont souvent réduites à un utilitarisme grossier ramenant la vérité au succès et censées ignorer par là même les véritables intérêts intellectuels et plus largement culturels. On connaît le mot de Russell « L'amour de la vérité est obscurci en Amérique par l'esprit du commerce, dont l'expression philosophique est le pragmatisme ». De même Horkheimer² faisait-il du pragmatisme la simple expression idéologique du monde des affaires, l'explicitation candide et désarmante des conséquences logiques du mot d'ordre : « soyons pratiques ». On ne peut être plus clair.

Mais cette réduction du pragmatisme au pragmatique ne va pas de soi. Il se pourrait bien que le sens du pragmatisme, bien loin de se réduire à l'apologie des affaires, ne réside au contraire dans la tentative de redonner confiance au pionnier qui aurait perdu sa foi dans l'action. Quand se défait l'harmonie entre l'Homme, la Nature et Dieu, que le transcendantalisme d'Emerson promouvait, il faut bien chercher ailleurs des raisons d'espérer. Le pragmatisme ne serait-il pas finalement davantage une philosophie du salut qu'une idéologie de la réussite (Lapoujade, 2007, p.151) ? Comme le souligne Cometti (1994, p.388), il y a bien quelque chose de très américain dans le pragmatisme, mais l'Amérique signifie pour lui une expérience, épistémologique, politique, éthique dans laquelle resurgit l'espoir des Lumières.

S'agissant d'éducation, le nom de Dewey reste associé à la crise du système scolaire américain, au temps de la guerre froide. On a rendu en son temps la pédagogie de Dewey responsable du retard de la technologie made in USA en mal de spoutnik, et plus largement du déficit culturel de la jeunesse américaine. Malgré la révérence pieuse qui entoure les écrits d'Hannah Arendt, on a le droit de trouver exagérées et pour tout dire injustes ses critiques du pragmatisme dans *La crise de la culture*. C'est pourtant ce genre de texte qui va fournir le prototype d'innombrables pamphlets contre l'École et ses réformes, lesquels n'auront certes pas la fraîcheur de l'original mais contribueront à jeter un voile d'ignorance et de méconnaissance sur une authentique pensée de l'éducation. De même, bien des lecteurs de Rorty n'en retiennent que l'idéologie communautariste et les relents de relativisme qu'elle recèle, sans bien prendre la mesure du bouleversement épistémologique qu'implique le renoncement à l'image spéculaire de la pensée et la promotion d'une théorie du savoir outil, qu'on ne saurait d'ailleurs réduire, là encore, à un quelconque utilitarisme.

¹ Le Transcendantalisme (Emerson, Thoreau, Henry James) est un courant d'idées américain du XIX^e siècle inspiré du romantisme allemand et du puritanisme protestant.

3. Un clivage épistémologique ?

Bref, on pourrait tenter une hypothèse, c'est celle d'un clivage épistémologique entre deux niveaux. En usant librement des catégories de Donald Schön (1993), nous serions *pragmatiques* dans notre réflexion en action tout en protestant de notre bonne foi

idéaliste dans notre réflexion sur l'action. Dans nos pratiques scientifiques, politiques, éducatives, nous penserions spontanément adaptation et résolution de problèmes, mais dans nos théories de l'action, nous nous obstinerions à invoquer, quelque peu maladroitement d'ailleurs, les majuscules de la Vérité, du Bien commun ou de l'advenue de l'Humanité dans l'homme. Bref, nous aurions une sérieuse propension à être *pragmatiques* dans l'action et à rester métaphysiciens en théorie, quitte à méconnaître l'originalité du *pragmatisme* en le réduisant – précisément – au *pragmatique*, au sens trivial du terme.

Ces clivages et ces dénis sont à interroger. Il ne s'agit certes pas d'invoquer ici le pragmatisme comme l'horizon indépassable de notre temps, ni même comme l'alpha et l'oméga de la pensée éducative. Le projet n'est donc pas d'effectuer un plaidoyer pour le pragmatisme philosophique, de démontrer sa vérité, à supposer que cette intention ait un sens. Il s'agit plutôt de reconnaître qu'en un certain sens, nous sommes tous *pragmatiques* – peut-être sans le savoir ; qu'une certaine attitude pragmatique constitue en particulier la « philosophie spontanée » de l'éducateur d'aujourd'hui et qu'il importe de ne pas refuser cette donnée première. Ce n'est qu'une fois pleinement reconnu l'esprit du temps qu'on pourra le soumettre à un examen critique, en évaluer les enjeux, en mesurer les conséquences possibles. Il ne s'agit pas ici de convertir au *pragmatisme*, comme pensée philosophique, mais bien d'inviter à penser l'attitude spontanément pragmatique qui sous-tend nos pratiques et à la confronter aux *pragmatismes philosophiques* : celui de James, de Dewey, de Peirce ou de Rorty.

Michel Fabre
CREN

Bibliographie

WALH J. (2005), *Les philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, (1^{ère} édition, 1920).

HORKHEIMER M. (1974), *Eclipse de la raison*, suivi de *Raison et conservation de soi*, traduction de J. Debouzy et L. Loizé, Paris, Payot (1^{ère} édition, 1947).

COMETTI J.-P. (1994), « Le pragmatisme », *La philosophie anglo-saxonne*, M. Meyer (dir.), Paris, PUF.

SCHÖN D. (1993). *Le praticien réflexif. À la recherche du savoir caché dans l'agir professionnel*, Montréal, Éditions Logiques.